

Lectures, citations

Calel Perechodnik, « *Suis-je un meurtrier ?* »

Ed. Liana Lévy, 1995.

Par Katia Szewc

Présentation

L'ouvrage paru sous le titre « *Suis-je un meurtrier?* » est le témoignage de Calel Perechodnik sur le sort que subirent sa famille et lui-même sous l'occupation de la Pologne par les Allemands. L'auteur se décrit comme un représentant de la bourgeoisie juive polonaise : ingénieur agronome, ayant fait ses études à Toulouse, certainement pour échapper au *numerus clausus* des universités polonaises, il se considère comme un Juif assimilé ou en cours d'assimilation. Marié, il est établi à Otwock, où vit une importante communauté juive (plus de 14 000 personnes) qui, par sa situation géographique s'est retrouvée après l'invasion allemande au cœur du Gouvernement général de Pologne, dans le district de Varsovie. Lorsque, le 1^{er} décembre 1940, les nazis contraignent les Juifs à résider dans le ghetto de la ville, Calel Perechodnik s'y installe avec sa famille et s'engage dans la « police juive » du ghetto, persuadé que cette position lui permettra de préserver les siens et lui-même.

Le présent ouvrage constitue ses mémoires, rédigées entre le 7 mai et le 19 août 1943 (auxquelles s'ajoute un épilogue en octobre 1943). Il se cache alors depuis 9 mois dans la partie « aryenne » de Varsovie, c'est-à-dire dans le quartier polonais de la ville, et la révolte du ghetto vient d'être brisée. Sa volonté de témoigner s'accompagne du souci de publier son manuscrit afin de survivre à une mort qu'il estime certaine, mais aussi de perpétuer la mémoire de sa femme qu'il a lui-même conduite sur le lieu de rassemblement en vue de la déportation. Calel Perechodnik meurt en 1944.

Confié à un ami polonais, Wladyslaw Blazewski, surnommé « Magister », le manuscrit fut, après la guerre, transmis au frère de l'auteur, installé en Israël, après avoir fui en URSS au début de la guerre. Le document original fut déposé à Yad Vashem, à Jérusalem et une copie dactylographiée fut conservée à l'Institut d'histoire des Juifs de Varsovie. Connu de quelques spécialistes seulement, il reste oublié et ce n'est que 50 ans après sa rédaction, en 1993, qu'à l'initiative de Pawel Szapiro, chercheur à l'Institut d'histoire des Juifs de Varsovie, il est édité avec un important appareil de notes, précisant ou corrigeant le récit de Perechodnik. L'ouvrage demeure aujourd'hui encore peu connu du public.

Intérêt de l'ouvrage

Le projet qu'a Calel Perechodnik de publier son ouvrage en fait son originalité et le guide dans la structure de son récit. Ce témoignage est l'œuvre d'un homme brisé par la perte de sa femme et de sa fille, ainsi que par l'inéluctable destruction de sa communauté, dans l'indifférence générale. Le texte est cependant rédigé avec un certain recul. L'auteur

s'efforce de décrire et d'analyser avec un regard critique et distancié les faits, mais aussi de confronter sa perception des événements avec celle de ses coreligionnaires et de présenter les réactions des Polonais. Si l'émotion et le désespoir sont sensibles, le ton se veut le plus souvent froid, cynique et même parfois violent. Perechodnik écrit son manuscrit en ayant connaissance du déroulement des événements, ce qui oriente, par conséquent, ses interrogations et ses réflexions.

Le texte appartient à ce que David Roskies (cité par Annette Wiewiorka et Jacques Burko, auteurs de la préface de l'édition française¹) appelle la « *Bibliothèque de la Catastrophe* ». Parmi cet ensemble poignant de témoignages, récits et journaux intimes écrits pendant la Shoah, il occupe cependant une place spécifique : c'est la seule confession connue à ce jour d'un policier juif dans un ghetto. Cette confession permet d'appréhender la déportation et l'extermination des Juifs de Pologne sous un angle différent de celui des autres sources : Perechodnik est témoin du quotidien des membres de la « police juive », du rôle de celle-ci et de son instrumentalisation par les nazis. Il montre toutefois, sans complaisance ni faux-fuyant, que l'horreur de la situation, la lutte pour la survie et la terreur exercée par les nazis contribuent aussi à expliquer cette « participation » des services d'ordre juifs à la déportation.

Avec une acuité remarquable, l'auteur dénonce également la dégradation morale à laquelle conduisent la guerre et la terreur, révélant parfois ce qu'il y a de plus vil et abject chez l'être humain.

L'ouvrage de Perechodnik constitue aussi un témoignage exemplaire sur le sentiment de culpabilité de la victime et les interrogations suscitées par le traumatisme des événements. Rongé par la honte d'avoir conduit sa femme et sa fille à la mort, l'auteur est hanté par les questions de la culpabilité individuelle et de la responsabilité collective : pourquoi cette « passivité », cette absence de « résistance », de la part des Juifs comme de la sienne ? Cherchant à apporter des réponses à ces questions embarrassantes et à comprendre comment le désastre, auquel il assiste impuissant, a pu avoir lieu, il perçoit, entre autres choses, les mécanismes qui effacent peu à peu toute possibilité de résistance et de rébellion.

Ainsi, l'auteur apporte un témoignage unique, non seulement sur la vie dans un ghetto de province, mais également sur l'utilisation par les nazis des institutions juives (conseils juifs et police juive des ghettos) dans le processus de ce que les nazis ont appelé la « Solution finale », et sur la culpabilité du survivant.

Structure et contenu de l'ouvrage

L'ouvrage est structuré en 5 parties, précédées d'une préface de l'auteur et suivies d'un épilogue.

Dans la préface, Calel Perechodnik, froid et cynique, dresse son portrait, celui d'un juif de la bourgeoisie polonaise, croyant en Dieu, attaché aux valeurs issues de la Révolution française, persuadé de la supériorité de la civilisation et de la culture. Il énonce le but de ce récit : être publié pour survivre. Toutefois cette préface est bien plus que cela : elle donne le ton de l'ouvrage puisque d'emblée est posée la question de la responsabilité.

Viennent ensuite 5 parties. Le premier chapitre, « *La guerre* », est le récit des événements de septembre 1939 à août 1942, tels qu'ils sont vécus par l'auteur et sa famille. La deuxième partie, « *L'action* », raconte le déroulement, en août 1942, de la liquidation du ghetto, c'est-à-dire la déportation massive des Juifs, voués à l'extermination.

Les cinq semaines qui suivent la liquidation, pendant lesquelles l'auteur demeure à Otwock, constituent l'objet de la troisième partie (« *Après l'action* »). Au cours de ces semaines, Perechodnik, comme tous les rescapés de la « police juive », est utilisé par les nazis pour

nettoyer le ghetto, arrêter ceux qui se sont cachés. Puis l'expérience du camp de travail est narré (« *Le camp* ») . Le dernier chapitre (« *Varsovie* ») consigne les événements de décembre 1942 à octobre 1943, période au cours de laquelle Calel Perechodnik, caché chez une Polonaise, dans le quartier dit aryen de Varsovie, rédige son manuscrit.

L'épilogue, ajouté en octobre 1943 clôt le témoignage et les réflexions de l'auteur.

Décrivant la vie des Juifs à Otwock, Perechodnik montre que, dès les premiers jours de l'occupation allemande, ont lieu dans le Gouvernement général de Pologne, humiliations, vexations, cruautés, violences imprévues, confiscations, travaux forcés, dénonciations par les Polonais... (p.30). Le lecteur retrouve le schéma opérationnel, défini par l'historien R. Hilberg², schéma qui, par étapes successives (stigmatisation, expropriation, concentration et enfermement), débouche, sur les déportations et l'extermination : instauration du ghetto comme zone de résidence imposée aux Juifs d'Otwock (1^{er} décembre 1940), fermeture et clôture du ghetto, liquidation en août 1942, nettoyage et destruction du ghetto. Toutes ces mesures sont favorablement accueillies par, comme l'appelle Calel Perechodnik (p.260), la grande masse de la population polonaise, qui compte une foule de dénonciateurs, de maître-chanteurs, de voleurs, de profiteurs...

L'auteur est assez laconique sur son rôle en tant que membre du service d'ordre du ghetto d'Otwock. Mais, il n'en demeure pas moins que son ouvrage apporte certaines informations sur la « police juive » et son rôle. A l'image de Perechodnik, ses membres sont, pour la plupart, jeunes, bénévoles, souvent un peu plus éduqués que la moyenne, et se sont engagés dans l'espoir de protéger leurs familles et de sauver leurs propres vies. Mis en place dès la création du ghetto, pour y remplacer la police polonaise, ce service d'ordre est placé sous l'autorité du *Judenrat*, Conseil juif, créé sur ordre des nazis pour servir d'intermédiaire entre les autorités allemandes et la population du ghetto. Cette « police juive » remplit dans un premier temps des tâches de police ordinaire : circulation, voirie, organisation du ravitaillement (ce que fait Perechodnik), et compose avec la population. Très rapidement cependant, elle est chargée d'exécuter les ordres allemands, relayés par le *Judenrat*. Elle doit ainsi livrer à l'ennemi les biens juifs, fournir des travailleurs, et, lors de « l'action », elle est contrainte de participer à l'arrestation des Juifs du ghetto, à leur acheminement vers les convois de la mort. Le texte de Perechodnik, sans chercher à justifier ni à passer sous silence le rôle incontestable des membres du service d'ordre, illustre cependant la position difficilement tenable de ces hommes, paralysés par la terreur, craignant pour leur propre vie et celle de leurs proches et espérant ainsi s'épargner la déportation. Obéir, c'est se garantir quelques privilèges et s'assurer l'espoir d'une certaine survie (p.114). Le service d'ordre sert d'instrument aux nazis, qui poussent la cruauté jusqu'à imposer à ces hommes de participer à l'exécution du projet génocidaire. Le service d'ordre, cristallisant la haine des habitants du ghetto et accusé de collaboration après la guerre³, est un rouage dans le dispositif génocidaire mis en œuvre par les nazis, avant d'être à son tour exterminé. Ainsi, les victimes sont-elles instrumentalisées.

Perechodnik est particulièrement violent à l'égard de lui-même et de ses compagnons. Mais il l'est davantage encore contre les riches, les privilégiés, les exemptés. L'ouvrage illustre le ressentiment d'un homme désespéré envers ceux qui s'en sortent. La misère mais aussi la culpabilité du survivant le poussent à se reprocher et à reprocher aux autres d'être encore en vie et de ne chercher qu'à se sauver. Il condamne durement ceux qu'il accuse de collaborer, voire se réjouit de leur mort. Cependant ce sont les conditions inhumaines dans lesquelles sont maintenues les Juifs du ghetto, la faim, la peur, qui exacerbent l'égoïsme et qui poussent parfois les hommes aux pires ignominies. Cette lecture n'appelle aucun jugement : elle révèle que lorsqu'il est soumis à de terribles pressions, l'homme ne peut parfois pas échapper à une dégradation morale et un avilissement extrême. Jusqu'où peut-on aller pour sauver sa vie ? semble se demander l'auteur. Dans ce contexte,

l'animalité de l'homme prend le dessus, l'instinct de survie guide chaque geste (p.111). Quelques personnalités se détachent de cette masse, mais l'auteur n'en fait pas partie : il n'a pas su sauver les siens.

Une autre question obsède l'auteur : pourquoi les Juifs sont-ils demeurés « passifs » ? Pourquoi les Juifs se sont-ils laissés faire ? Comment ce projet d'anéantissement de milliers de personnes a-t-il pu être mis en œuvre sans qu'un seul mouvement de rébellion ne s'y oppose ? Pour Perechodnik, l'optimisme juif a joué un rôle dans le retard de la perception du désastre (p. 37). L'humanisme des Juifs, leur foi en la civilisation, en la culture et en la démocratie ont troublé leur discernement : « *C'est la foi dans les acquis culturels du XXème siècle, c'est l'incompréhension de la mentalité sanguinaire des Huns, violant tous les principes de l'humanité et du christianisme, qui rendent les Juifs aveugles.* » (p.48). L'incrédulité des Juifs, qui persiste malgré la multiplication des témoignages des horreurs commises lors des actions dans les autres ghettos, malgré la connaissance de l'existence du camp de Treblinka et les témoignages de rescapés, en est l'illustration. La plupart, et l'auteur lui-même, ne peut imaginer que les Allemands aient décidé d'exterminer tout un peuple (« *Pour prévoir la suite des événements, il aurait fallu avoir du sang des anciens Huns dans les veines ; on ne peut y parvenir avec une démarche juive.* » (p.41)). Un tel plan est inconcevable. Ainsi chacun se croit protégé par sa position, par sa fonction, par son métier, par son travail dans un atelier : la communauté toute entière ne peut pas être concernée.

La peur explique aussi aux yeux de Perechodnik cette « passivité ». Il semble parfois faire de cette peur un élément culturel mais aussi constitutif de l'être juif de la diaspora⁴, notamment lorsqu'il évoque la « peur panique des esclaves ». Les Juifs ont perdu toute culture de la résistance et de la guerre : « *Les Juifs pensent à tout sauf qu'ils sont les descendants de Judas Maccabée.* » (p.77). Mais il ne faut pas perdre de vue que Perechodnik était sioniste et que cette vision d'hommes qui se sont laissés conduire comme des moutons (p.60) à une mort certaine est aux antipodes de la vision sioniste de l'homme juif. Ainsi, pour l'auteur, fatalité et optimisme se conjuguent et engendrent la passivité.

Mais le refus « culturel » de la violence ne suffit pas à expliquer l'absence de rébellion et Perechodnik a conscience de la force paralysante de ce régime de terreur instauré par les nazis. « *Hélas, trois années d'esclavage ont produit leurs effets* » (p.51). Il sait que ses coreligionnaires ne sont pas par essence des lâches, mais comprend que les conditions de vie imposées dans le ghetto ont brisé toute velléité de révolte. Les habitants du ghetto sont non seulement brisés physiquement, par la faim et la misère notamment, mais ils le sont aussi psychologiquement (p.111). La peur fait partie du processus d'écrasement du ghetto. Elle s'enracine dans la violence quotidienne et arbitraire : les exécutions et assassinats gratuits sont nombreux, sortir du ghetto est passible d'une peine de mort immédiate (p. 39)... La terreur systématique, alimentée par le sadisme et la cruauté, entretient cette peur des représailles sanglantes et c'est cette peur qui paralyse également l'auteur : « *Nous avons une peur panique de chaque Allemand en uniforme* » (p.109).

Le désespoir de Perechodnik, son impuissance à sauver sa famille et la culpabilité d'être en vie le conduisent à une haine de lui-même, mais également une haine tournée contre les autres, et explique la violence de ses propos contre son peuple. Perechodnik s'interroge, parfois avec virulence, sur la « passivité » des Juifs. La « passivité » de la plupart des victimes n'implique aucun jugement de valeur, mais le témoignage de Perechodnik a le mérite d'appréhender cette question et de montrer comment la victime voit son image altérée par les mécanismes mis en place et aboutissant à la déportation et à l'extermination.

Citations

« Pour prévoir la suite des événements, il aurait fallu avoir du sang des anciens Huns dans les veines ; on ne peut y parvenir par une démarche juive. » (p.41)

« Personne ne songe non plus qu'il faudrait se procurer des armes à tout prix pour vendre chèrement sa vie et celle des siens. Hélas, trois années d'esclavage ont produit leurs effets. » (p.51)

« Je pensais comme les autres : mourir sous la contrainte, dans la honte, mais au moins un jour plus tard. » (p.74)

« Je compris l'inutilité de tout combat, je pris conscience que tôt ou tard il me faudrait partager le sort des Juifs. » (p.214)

« La bassesse humaine est le meilleur allié des Allemands dans leur lutte contre les juifs. » (p.270)

¹ Cité par A. WIEVIORKA et J. KURKO, David ROSKIES, « La bibliothèque de la Catastrophe juive », *Pardès*, n°9/10, 1989, pp.199-210.

² Raul HILBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988.

³ voir H. ARENDT, *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 1966 ; et l'échange épistolaire de G. Scholem avec H. Arendt, G. SCHOLEM, « Le procès Eichmann, un débat avec Hannah Arendt », in *Fidélité et utopie, Essai sur le judaïsme contemporain*, Calmann-Lévy, 1978, pp.213-228.

⁴ G. BENSOUSSAN, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*, Paris, Mille et une nuits, rééd.2003.